



MICHAŁ OBSZYŃSKI

Université de Varsovie, Pologne

 <https://orcid.org/0000-0002-5489-6530>

Reconstituer une généalogie familiale et réécrire l'histoire du Québec : *Couleur chair* (2022) de Bianca Joubert comme un récit thérapeutique

Reconstructing a Family Genealogy, Rewriting the History of Québec:
Bianca Joubert's *Couleur chair* (2022) as a Therapeutic Narrative

Abstract

In her novel *Couleur chair* (2022), Bianca Joubert takes an autobiographical look at her family tree, which is a mix of European, Indigenous, and African-Canadian roots. The exploration of her family's past provides a pretext for revisiting the history of Quebec, a land of European conquest, but also of intermingling between representatives of dominated and minority groups, which is also part of the great migration patterns of peoples on a global scale. Apart from this effort to fill in the gaps in the grand national narrative of Quebec, the discovery of the vagaries of family history and attempts to reconstruct it become a way for the narrator of Joubert's novel to heal her own wounds. In this article, we propose to examine Joubert's novel as a rewriting of family and national histories and as a form of both individual and collective therapy, while emphasising the importance the author gives to the affirmation of an identity that is not only heterogeneous, but also incomplete and forever lacking.

Keywords: Memory and Narrative, Historiographic Fiction of Québec, Genealogical Writing, Bianca Joubert

Dans son roman *Couleur chair* paru d'abord au Québec chez Alto en 2022, et ensuite en France sous le titre *L'Amérique n'est blanche qu'en hiver* (Les Avrils, 2023), Bianca Joubert scrute, sur un mode autobiographique, la généalogie de sa famille, dans laquelle différentes lignées se mélangent et fusionnent, y compris celles menant vers ses racines indigènes, irlandaises et afro-canadiennes. Loin des

modèles d'une identité unique, l'exploration de la mémoire familiale donne alors le prétexte à une revisite de l'histoire du Québec sous l'angle de la présence millénaire des peuples autochtones sur ces territoires, mais aussi dans la perspective de l'arrivée des communautés afrodescendantes dans cette région du monde. À l'aune de l'interprétation des trois types d'histoires de Friedrich Nietzsche proposée par Yara El-Ghadban, du concept de « roman mémoriel » avancé par Régine Robin ainsi qu'en plaçant nos analyses dans le cadre de la réflexion sur le rôle du passé dans les littératures afro-canadienne et autochtone contemporaines, nous nous proposons d'examiner le roman de Joubert comme une exploration du passé familial et national qui aboutit à l'affirmation d'une identité non seulement hétérogène, mais surtout incomplète et à jamais lacunaire. Nous tenterons de montrer qu'en interrogeant les approches possibles envers le passé et l'histoire, l'œuvre de Joubert se donne à lire comme une forme de thérapie à la fois individuelle et collective.

Comme cadre général de nos analyses, il convient tout d'abord de convoquer la réflexion de Yara El-Ghadban, écrivaine et editrice palestinienne installée au Québec qui, dans son échange avec Rodney Saint-Éloi, poète d'origine haïtienne et fondateur de la maison d'édition Mémoire d'encrier, se penche principalement sur la problématique du racisme ainsi que sur la manière dont les différentes formes de domination et d'oppression façonnent le rapport des sociétés et nations minorisées envers leur passé et leur histoire. Dans sa réflexion, El-Ghadban s'appuie sur la pensée de Friedrich Nietzsche dont la critique de l'historiographie positiviste a inspiré diverses approches théoriques envers les notions de passé et d'histoire, y compris celles de Jean-Paul Sartre, Michel Foucault ou Jacques Derrida, mais aussi de Hyden White, Frank Ankersmit et celles des chercheurs liés au néo-historicisme, tels que Stephen Greenblatt ou Louis Montrose (Jensen, n. d.). Comme le rappelle El-Ghadban (2022), dans sa *Seconde considération intempestive. De l'utilité et de l'inconvénient des études historiographiques pour la vie* (1874), Nietzsche distingue trois attitudes envers le passé et, par conséquent, trois types d'histoires, à savoir « l'histoire monumentale » qui se construit « à travers le parcours et les accomplissements exceptionnels de grands héros », « l'histoire antiquaire » qui se fonde sur une cumulation des traces du passé ainsi que sur l'exploration des archives et des généalogies, et, finalement, « l'histoire critique » qui consiste à entrer un dialogue polémique avec l'histoire, à « ... interroger le culte des figures du passé, [à] se détacher du tronc commun, [à] désacraliser les archives ... », tout cela afin d'« ... ouvr[ir] des brèches qui complexifient, enrichissent, démystifient » (p. 183–186).

En tant que Palestinienne vivant au Québec et s'entretenant avec un représentant du « Sud global » et de la minorité afrodescendante qu'est Saint-Éloi, El-Ghadban évoque la typologie nietzschéenne en faisant référence à l'expérience de son peuple, tout en posant également une question à portée plus universelle,

celle de savoir comment placer dans le cadre défini par Nietzsche les sociétés ou les communautés conquises, subordonnées ou exclues du discours historiographique dominant. El-Ghadban cherche à comprendre comment ces communautés, privées de monuments aux grandes figures historiques, d'archives (à l'exception de celles, éphémères, consignées dans la mémoire des anciens) ou de généalogies linéaires, confrontées de surcroît à la nécessité de lutter contre l'historiographie imposée par les colonisateurs ou les dominants, sont-elles censées se référer au passé. La réponse à cette question est d'autant plus importante que le choix du rapport à l'histoire semble exercer une certaine fonction thérapeutique là où, toujours selon la lecture de Nietzsche par El-Ghadban, chaque nation a besoin d'un passé alors que son absence peut constituer une menace pour l'identité et le sentiment d'appartenance collective (p. 188). Comment alors construire une histoire au-delà de l'impérialisme culturel, des failles de l'historiographie dominante et de la marginalisation de certains acteurs du passé, sans tomber en même temps dans les pièges du radicalisme, de la xénophobie, du revanchisme ou du communautarisme ?

Les questionnements que Yara El-Ghadban aborde dans sa réflexion sur la condition des peuples tels que le sien, mais aussi celle des peuples autochtones de l'actuel Canada semblent proches des investigations de Régine Robin (1989) sur les différentes formes de mémoires (nationale, savante, collective et individuelle, culturelle) et sur ce qu'elle appelle le « roman mémoriel » qui, selon la sociologue franco-qubécoise, correspond à

... un ensemble de textes, de rites, de codes symboliques, d'images et de représentations où se mêlent dans une intrication serrée l'analyse des réalités sociales du passé, des commentaires, des jugements stéréotypés ou non, des souvenirs réels ou racontés, des souvenirs écrans, du mythe, de l'idéologique et de l'activation d'images culturelles ou de syntagmes, vus, lus, entendus ...

à travers lesquels « ... un individu, un groupe ou une société pense son passé en le modifiant, le déplaçant, le déformant, s'inventant des souvenirs, un passé glorieux, des ancêtres, des filiations, des généalogies » (p. 1). En scrutant divers mécanismes de la fixation et du réaménagement du passé — ce dernier étant « ... régi, géré, conservé, expliqué, raconté, commémoré, magnifié ou haï, gardé » (Robin, 1989, p. 2) tant par les institutions d'État que par des individus — Robin conçoit de manière particulière les opérations de ces derniers qui,

... pétri[s] par les images-forces de la mémoire nationale d'un côté, par le récit familial, la saga des parents et grands-parents, par [leurs] généalogies plus ou moins imaginaires, par les albums de photos, menus objets conservés, les bribes

de correspondance d'autre part, informé[s] par le savoir des historiens même vulgarisé, par cette forme de savoir que diffusent les média, le cinéma, la littérature légitime ou arlequinisée [...] bricole[nt] comme il[s] peu[vent] [leur] représentation du passé, son imagerie, son récit, dans l'ordre d'un moule narratif obligé ou dans la dispersion de souvenirs-flash, dans un sens préétabli dans un combat identitaire, dans une contre-mémoire fragmentaire, ou dans une dispersion de mémoires migrantes. (p. 4)

En référence à sa propre condition d'intellectuelle et écrivaine migrante, Robin cerne bien la tension entre les différents récits du passé qui, dans la pratique mnémonique d'un individu donné, se heurtent et s'enchevêtrent dans une oscillation constante entre le discours officiel et la narration personnelle, entre l'historiographie dite légitime (car attestée par l'autorité étatique ou savante), celle qui est divulguée par la *doxa* populaire ainsi que celle émanant des souvenirs, toujours incomplets, de l'histoire familiale. Mouvant, incertain, hybride, le passé et sa (re) construction devient pour Robin, tout comme pour El-Ghadban, un enjeu identitaire, notamment dans le cas des communautés minorisées qui cherchent à se consolider, voire un combat idéologique dans lequel il s'agirait d'éviter les écueils de tout réductionnisme et de tout radicalisme là où, dans les rapports à l'histoire, « [...] on a affaire à une grande circulation discursive et mémorielle des formes d'appropriation du passé, à des rapports de hiérarchisation, selon les moments, les régimes et les conjonctures » (Robin, 1989, p. 4). Face au caractère dynamique et multiforme de la mémoire ainsi qu'aux risques de son instrumentalisation, c'est la littérature qui devient un outil particulièrement efficace dans l'exploration de la complexité de l'histoire et de nos rapports envers le passé.

Les interrogations d'El-Ghadban qui, au début des années 2020, font écho aux analyses que Robin a développées à la fin des années 1980, semblent également sous-tendre le roman *Couleur chair* de Bianca Joubert. Il s'agit d'une œuvre particulièrement intéressante du point de vue de la « littérature mémorielle » (Barjonet, 2024) dans la mesure où, à travers une écriture autobiographique et généalogique, l'histoire canonique du Canada et du Québec s'y voit confrontée aux destins des deux groupes jusqu'alors marginalisés, à savoir, d'une part, les peuples autochtones et, d'autre part, les descendants des esclaves noirs transportés vers les deux Amériques dans le cadre du commerce triangulaire. En effet, du côté maternel, le personnage principal du roman et en même temps la narratrice du récit est la descendante d'Adriana, une femme de la nation Mi'kmaq dont la vie est marquée par la rencontre, à l'âge de treize ans, avec un fugitif noir qui, dans sa fuite des États-Unis, arrive sur le territoire de l'actuel Canada avant de poursuivre son périple et de partir de la Nouvelle Écosse au Libéria et ensuite au Sénégal, au gré

de la naissance du mouvement de retour des Noirs en Afrique au début du xx^e siècle (Adi, 2021, p. 25–41). De plus, du côté paternel, les filons généalogiques de la famille de l'héroïne du roman remontent à un certain Louis Lepage, dit Lenègre, arrivé comme esclave de Martinique à la ville de Québec au début du xvii^e siècle. Ainsi, à travers la complexité de la généalogie de son personnage principal, Joubert présente l'entrelacement des histoires de deux groupes dominés, interrompues par la colonisation et l'exploitation raciste, et qui n'ont jamais été décrites avec précision ou qui, dans l'historiographie officielle, du moins jusqu'à récemment, ont été passées sous silence.

Le fil conducteur du roman tient dans la quête de l'héroïne principale qui décide, après la mort de sa grand-mère, de mettre en lumière l'histoire de ses origines, y compris de son père qu'elle n'a jamais connu, et d'élucider le mystère de la couleur de sa peau, plus foncée que celle des autres. En plus d'essayer de démêler ses propres souvenirs flous, son enquête personnelle conduit la protagoniste-narratrice chez des experts en généalogie, aux archives locales du village d'origine de sa famille ainsi qu'aux Archives nationales du Québec, mais aussi à des rencontres avec les esprits de ses ancêtres. Cette exploration, mi-factuelle, mi-onirique, du passé familial donne lieu à l'évocation, d'une part, du destin des femmes autochtones, y compris d'Adriana — dont les parents meurent victimes d'une épidémie de variole, et qui est elle-même adoptée par les habitants d'une mission catholique — ainsi que de sa grand-mère et de sa mère, les deux confrontées tout au long de leur vie à la discrimination à cause de leur origine « à moitié sauvage » (Joubert, 2022, p. 33). D'autre part, là où le récit se concentre sur le côté paternel de la famille du personnage principal, le roman se mue en une chronique mi-encyclopédique mi-imaginaire de la présence des Africains et des Afrodescendants au Canada, inscrite dans le texte à travers les références factographiques à des figures telles que Mathieu Da Costa — l'interprète de Samuel de Champlain lors de son arrivée en Nouvelle-France en 1603 — ainsi que Mathieu Léveillé — esclave ayant vécu une vingtaine d'années en Martinique avant d'être transporté au Québec et d'y être contraint au travail de boucher — ou bien encore Marie-Josèphe-Angélique — l'une des figures majeures de l'histoire afro-canadienne, esclave inculpée et pendue pour avoir initié l'incendie dans la ville de Québec en 1734 — sans oublier Louis Riel, le chef légendaire des Métis et de leurs révoltes au xix^e siècle. À part cela, Joubert insère dans son récit des réminiscences de l'histoire des Afro-Américains, notamment à travers le personnage de Frederick Douglass, dont le livre *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (1845) est emporté par le fugitif noir rencontré par Adriana, ou encore à travers l'évocation de Mohamed Ali, dont le combat de boxe est regardé par l'héroïne principale lors de sa visite chez ses grands-parents.

Dans le roman structuré en chapitres courts, voire fragmentaires allant d'une à quatre pages au grand maximum, l'exploration du passé des minorités ethniques au Canada se fait ainsi en oscillation entre les mémoires individuelle et collective où s'entrecroisent également deux modes définis par Nietzsche, à savoir le mode « antique » et le mode « monumental » en leur version inversée car tournée vers la commémoration non plus des héros de la culture dominante, mais de ceux qui représentent et symbolisent les groupes opprimés. En effet, les recherches menées par l'héroïne dans les archives domestiques et institutionnelles afin d'élucider les énigmes de sa propre généalogie se combinent dans le texte avec des passages dédiés à une présentation de personnages « hors du commun » dans l'histoire des peuples autochtones et afrodescendants dont l'évocation, sans qu'il s'agisse d'une érection de monuments en leur honneur, vise néanmoins à les faire sortir de l'ombre. Cette intrication des souvenirs personnels et de l'histoire de la résistance à la colonisation et au racisme au Canada ainsi que la fusion du récit généalogique et d'un contre-discours historiographique se manifestent, entre autres, dans les sections consacrées à Adriana, l'arrière-grand-mère de la narratrice et dont la vie est mise en parallèle avec les événements marquants dans l'histoire des Métis :

Ceux d'ici, ceux de là-bas, et ceux qui venaient ici. Depuis le début des colonies, on appelait ceux d'ici, comme elle, par ce terme qu'elle entendait souvent : « les sauvages ». [...] Deux ans avant la naissance d'Adriana, le chef des Métis avait été pendu. Louis Riel, qu'on disait atteint de mysticisme religieux qui le faisait se prendre pour un prophète, avait été interné dans les « hôpitaux pour lunatiques » du Québec de 1875 à 1878. « Il sera pendu, même si tous les chiens du Québec aboient en sa faveur », avait déclaré John A. Macdonald, le premier ministre du Canada. Le chef des Métis — un mélange de Cris, d'Assiniboines, de Saulteaux, de Canadiens français, de Canadiens anglais et d'Écossais — avait mené la rébellion de la colonie de la rivière Rouge, près de Winnipeg, en 1869, pour garder le contrôle de leur territoire et de leurs droits fonciers. (Joubert, 2022, p. 33–34)

Fondé sur les attitudes « antique » et « monumentale » inversées, le roman de Joubert entame également un dialogue critique avec l'histoire du Québec et du Canada, et plus précisément avec l'histoire officielle écrite par les conquérants qu'il faut désormais relire et réécrire afin de mettre en lumière ce qu'elle a jusqu'à présent occulté ou omis. Cette dimension polémique ou contre-discursive de l'œuvre de Joubert, qui correspond au troisième type d'approche envers le passé de la typologie nietzschéenne évoquée plus haut, se laisse observer de manière particulièrement claire dans certains chapitres où la voix de la protagoniste-narratrice semble devenir celle de l'auteure elle-même qui s'empare du récit pour dénoncer les travers

des historiographies québécoise et canadienne peu inclinées à aborder, entre autres, la problématique de l'esclavage :

En 1845, François-Xavier Garneau, dans la première édition de son livre sur l'histoire du Canada, déclare que nos ancêtres français n'ont pas cru bon d'importer des esclaves africains, afin de conserver la pureté de notre sang. Ce mensonge s'est perpétué dans les livres d'histoire jusqu'à récemment, avec d'autres petits arrangements avec la vérité. Entre la deuxième moitié du dix-septième siècle et 1834, on compte 4 185 esclaves en Nouvelle-France. Le quart était d'origine africaine. Les trois quarts autochtones. (Joubert, 2022, p. 93–94)

Cependant, ce qui importe le plus dans l'œuvre de Joubert, c'est que l'ensemble du travail sur l'histoire, que celle-ci soit individuelle ou collective, prend une forme imparfaite, car les recherches de l'héroïne principale restent, à l'image de la structure même du roman, sinueuses, incomplètes, fragmentaires, confrontées à l'absence de sources ou à leur caractère partiellement falsifié ou incertain¹. En outre, la protagoniste doit également faire face à la réticence de ses proches à révéler certains détails du passé, sans doute douloureux ou embarrassants, comme dans le cas de son propre père qui a abandonné sa famille et dont on ne parle tout simplement pas à la maison². La vision du passé de la narratrice du roman est donc faite d'incertitudes et d'hypothèses, d'insinuations et de silences plus que de faits avérés. Elle se construit davantage à partir de failles et de fissures, et parfois de présences spectrales, qu'à partir d'ensembles homogènes et fiables. Le passé de l'héroïne principale se fonde ainsi sur des traces plus ou moins effacées, à l'image de l'espace dans lequel elle évolue et qu'elle décrit ainsi, au moment de se mettre en route vers l'un des centres d'archive : « Du passage du train à Saint-Jean-Port-Joli, il ne reste que les rails, parallèles à l'autoroute. Depuis 1969, avant ma naissance, il n'y a plus de gare. C'est pourquoi le train s'arrête pour me laisser descendre dans un terrain vague » (Joubert, 2022, p. 17). Dans la perspective proposée par Joubert, le passé se présente comme ce terrain vague où se retrouve soudain la narratrice

¹ L'un des meilleurs exemples sera ici le cas des dates de naissance et de baptême d'Adriana inscrites dans les registres paroissiaux non pas en conformité avec les faits, mais avec la règle imposant le devoir de baptiser un enfant jusqu'à trois jours après sa naissance.

² Robin saisit avec perspicacité la portée de cette contrainte en parlant du silence qui accompagne souvent toute tentative de mettre au jour des événements traumatiques : « Le silence refus, le silence tabou, le silence sur ce qui gêne et sur ce qui fait mal. La chose nommée prend corps. Non verbalisée, elle reste dans le flou. Tous ceux qui ont travaillé en histoire orale ont rencontré ces moments où la personne déclare "je ne parlerai pas de ça", volontaire, décidée, ou au contraire ces moments où elle voudrait parler mais sa voix s'étrangle et c'est le silence qui s'installe » (Robin, 1989, p. 5).

en quête des vestiges de l'histoire de sa famille, un terrain sur lequel le mouvement est plus intuitif et régi par le hasard plutôt que par une méthode préconçue. C'est aussi un terrain qui s'étend bien au-delà du Québec, du Canada ou de l'Amérique dans son ensemble, et qui embrasse tout l'espace-temps transatlantique. En effet, en suivant les traces du fugitif noir rencontré par son arrière-grand-mère, l'héroïne principale arrivera en Afrique où elle rencontrera à son tour le descendant dudit fugitif, ce qui, dans le roman lui-même, se traduit par un télescopage poétique entre les espaces géographiques de l'Amérique du Nord et de l'Afrique ainsi qu'entre le passé et le présent :

Gorée est un pont entre le Sénégal et les Caraïbes, entre l'Afrique et l'Amérique, entre la mer et la terre, la terre et le ciel, le monde des morts et celui des vivants. Le passé et le présent. Mon corps tente de bloquer l'issue fatale. Mais c'est moi qui suis poussée à l'eau. L'esprit de l'île me lance à la mer. ... J'atteins bientôt Cap-Vert et contourne le monticule de l'île, solidement planté. Plus loin flottent des corps tombés de pirogues surchargées en route vers l'Europe. ... Je suis une passante. L'eau me porte dans mon retour. La renaissance est à ma portée. Martinique, Guadeloupe. Haïti, Jamaïque, Cuba. Le golfe du Mexique m'ouvre bientôt les bras. La Louisiane se laisse deviner. ... Je contourne la pointe de la Floride en croisant les Séminoles noirs. ... L'Atlantique, une longue voie d'eau et de sang. J'entre dans le golfe du Saint-Laurent, affronte les démons au large de Terre-Neuve. J'atteins le territoire du Québec. Le fleuve Saint-Laurent. La faille. (Joubert, 2022, p. 198–199)

Dans cet ordre d'idées, le roman de Joubert semble suivre la même voie que la littérature afro-canadienne contemporaine qui, selon Winfried Siemerling (2022), se caractérise par l'investigation des chemins de circulation globale qui ont amené les Africains et les Afrodescendants vers les territoires de l'actuel Canada, y compris « [des] routes et [des] réseaux diasporiques dont ceux de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Écosse du dix-huitième siècle, ainsi que ceux du Haut- et du Bas-Canada du dix-neuvième siècle » (p. 12). Siemerling inscrit cet imaginaire diasporique, transnational et transcontinental présent dans la littérature afro-canadienne dans le cadre plus large de l'étude du passé par des auteurs afro-canadiens qui tentent, selon lui, de panser ainsi la blessure de l'expropriation de leur communauté de leur propre histoire (p. 11–15). Toujours selon Siemerling, il ne faut toutefois pas considérer la présence de ce thème en termes de mélancolie freudienne qui limite la perspective à la nostalgie d'un passé perdu ou conduit à considérer le passé comme une histoire non résolue, douloureuse et difficile à surmonter. Il propose de voir la démarche des auteurs afro-canadiens plutôt comme un travail postmémoriel qu'il

comprend, en référence à Madeleine Hirsch, comme celui qui « cherche à réactiver et à réincarner des structures mémorielles sociales/nationales et archivistiques/culturelles éloignées en leur conférant de nouvelles formes résonnantes d'expression esthétique et de médiation personnelle et familiale » (p. 23–24). Ainsi, il ne s'agit pas de construire un récit historique linéaire et cohérent, mais plutôt de reconstruire certains liens, même fragmentaires, avec le passé, en allant au-delà des traumas vécus et à l'encontre de la suprématie des discours dominants. Ceci, à son tour, résonne avec les revendications contemporaines des écrivains et écrivaines autochtones, pour qui la reconstruction ou la revitalisation de la mémoire individuelle et collective devient l'un des objectifs les plus importants de leur écriture, ainsi qu'un moyen de guérir les blessures de la domination et du génocide culturel dont leurs communautés ont été victimes. Comme le clamait Jeannette Armstrong (1990/2018) :

D'abord, je dois me rappeler que la réalité que je constate, c'est la réalité de la plupart des peuples autochtones et que, en dépit des torts graves, parfois irrémédiables, qui ont été causés, la guérison peut advenir par l'affirmation de sa culture. ... Notre tâche comme écrivains autochtones est double. Étudier le passé et soutenir sa culture pour tendre vers une vision d'avenir nouvelle pour l'ensemble de notre peuple, issue de structures de soutien fortes et positives inhérentes aux principes de coopération. (p. 24–25)

La démarche de Joubert semble se situer au confluent de ces deux postulats, à savoir celui relatif à la mise en valeur de la présence historique des Afrodescendants au Canada/Québec et celui fondé sur l'idée de restauration du passé des peuples autochtones, non pas pour s'y figer, mais pour s'y ressourcer et construire un avenir meilleur. Son roman met en évidence que les histoires de ces deux groupes s'entremêlent parfois, incitant à renforcer les liens qui, ne serait-ce que symboliquement, les unissent et à lutter solidairement pour la reconnaissance des torts subis dans le passé, ce qui est d'ailleurs devenu l'un des fondements du mouvement Black Lives Matter au Canada (Hudson, 2020, p. 295–307). En même temps, force est de constater que, dans son écriture, Joubert évite toute rhétorique de combat, mettant plutôt l'accent sur la nécessité de dépasser le trauma de la dépossession de l'histoire, ce qui se manifeste dans la scène finale du roman où la narratrice compare sa généalogie à un arbre dont une branche, sèche et vide, devient une métaphore de l'inachèvement et du manque qui caractérisent toute tentative de reconstruction du passé. La protagoniste semble finalement accepter ce fait, reconnaissant qu'une partie de son histoire personnelle restera à jamais inconnue. Dans ce contexte, on peut à nouveau évoquer El-Ghadban (2022) qui, inspirée de la pensée de Nietzsche

et de son éloge du passé mis au service de la vie, affirme dans sa conversation avec Rodney Saint-Éloi, que ni la mythification ou la glorification de l'histoire, ni la reconstruction méticuleuse du passé ne mènent à une véritable guérison, car les hommes ne sont pas des arbres, ils ne restent pas immobiles, mais sont faits pour avancer (p. 185). Dans cet ordre d'idées, l'attitude de la protagoniste du roman de Joubert semble refléter le passage d'une certaine fascination pour le passé et la généalogie à une attitude critique envers l'histoire dont le réaménagement ne mène pas toujours à un nouveau récit complet et cohérent et dans laquelle il y a de la place aussi bien pour la reconnaissance des destins complexes, parfois entrelacés, des différents groupes ethniques qui peuplent le Québec contemporain que pour l'acceptation de l'incomplétude et de l'hybridation dont la prise en compte permet, selon Régine Robin (1989), de contourner les dangers du radicalisme idéologique de la politique historique (p. 8).

Une terre de conquête européenne, mais aussi de métissage, inscrite également dans les grands circuits des migrations des peuples à l'échelle globale : voici l'image de l'histoire du Québec qui émerge de l'enquête généalogique de l'héroïne-narratrice du roman autobiographique de Joubert pour qui la découverte — quoiqu'inachevée — des aléas de son histoire familiale devient une manière de soigner ses propres blessures, mais aussi de redéfinir le grand récit national québécois à travers, mais aussi à même ses lacunes et ses failles. Si, comme le constate Alexandre Gefen, la fonction réparatrice de la littérature contemporaine consiste, entre autres, à « [...] renouer les filiations, les généalogies impossibles » ainsi qu'à « [...] aider le monde, archiver le temps présent, faire mémoire de tout ce qui meurt, garder trace, inscrire, rêver d'une arche de Noé à l'extension infinie, dans un modèle proustien hypermnésique, où la littérature est à la fois épiphanie de l'origine, musée d'un monde premier et archive d'une culture [...] » (Gefen, 2017, p. 14), le roman de Joubert se donne à lire comme un récit thérapeutique à la fois individuel et collectif au sein d'un Québec qui repense et reconfigure son attitude envers le passé.

Bibliographie

- Adi, H. (2021). *Pan-Africanism: A History* (8th ed.). Bloomsbury Academic.
- Armstrong, J. (2018). Les Autochtones d'Amérique du Nord. Dépossession et reconquête de soi par l'écriture. In M.-H. Jeannotte, J. Lamy, & I. St-Amand (Dir.), *Nous sommes des histoires. Réflexions sur la littérature autochtone* (p. 21–26) (J.-P. Pelletier, Trad.). Mémoire d'encrier. (Texte original publié 1990)

- Barjonet, A. (2024). Littérature mémorielle : une définition est-elle possible ?. *Mémoires en jeu/Memories at stake. Revue critique, interdisciplinaire et multiculturelle sur les enjeux de mémoire*. <https://www.memoires-en-jeu.com/encyclopedie/litterature-memorielle-une-definition-est-elle-possible/>
- El-Ghadban, Y. (2022). Traîner le passé devant la justice. In R. Saint-Éloi & Y. El-Ghadban. *Les racistes n'ont jamais vu la mer* (p. 183–189). Mémoire d'encrier.
- Gefen, A. (2017). *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*. Éditions Corti.
- Hudson, S. (2020). Indigenous and Black Solidarity in Practice: #BLMTOTENTCITY. In R. Diverlus, S. Hudson, & S. M. Ware (Eds.), *Until we are free. Reflections on Black Lives Matter in Canada* (p. 295–307). University of Regina Press.
- Jensen, A. K. (n. d.). Friedrich Nietzsche: Philosophy of History. In *Internet Encyclopedia of Philosophy*. <https://iep.utm.edu/niet-his/#H5>
- Joubert, B. (2022). *Couleur chair*. Alto.
- Robin, R. (1989). Structures mémorielles, littérature et biographie. *Enquête*, 5, 1–15. <https://doi.org/10.4000/enquete.116>
- Siemerling, W. (2022). *Les écritures noires du Canada. L'Atlantique noir et la présence du passé* (P. Godbout, Trad.). Presses de l'Université d'Ottawa. (Texte original publié 2015)

Notice bio-bibliographique

Michał Obszyński est maître de conférences à l'Institut d'études romanes de l'Université de Varsovie. Ses intérêts scientifiques portent sur la littérature francophone du Québec, des Caraïbes et d'Afrique, notamment sur des sujets tels que le discours littéraire francophone, les manifestes et programmes littéraires des espaces francophones ainsi que les représentations littéraires des colonies. Auteur du livre *Manifestes et programmes littéraires aux Caraïbes francophones* (Brill, 2016), il a également co-dirigé les volumes collectifs *Déchiffrer l'Amérique. Mélanges offerts à Józef Kwaterko* (Presses de l'Université de Varsovie, 2020) et *Le Canada et l'imaginaire du Nord : enjeux géopolitiques, identitaires et esthétiques* (Harasowitz Verlag, 2024). Il a aussi réalisé un projet de recherche sur les déterminants idéologiques du statut de l'écrivain et du texte littéraire afrodiasporiques dans les débats des congrès littéraires et des festivals panafricains de 1945 à nos jours.

m.obszynski2@uw.edu.pl